

# I

J'attends que s'arrête la deuxième sirène, celle du milieu du jour. À peine le silence revenu, l'air se stabilise avec une telle densité que la chaleur au-dehors fait craquer l'ossature de mon abri. Je sais, par mon père, affecté à l'accueil des nourrissons, que les gardiens, (des drones en recharge de batterie et les Davids : des clones au repos), sont immobilisés durant quatre heures, celles de la canicule à son apogée.

Inutile de penser profiter de cette apparente liberté, pour fuir. Seuls à posséder une combinaison de protection ignifugée, qui préserve également des pluies acides, seuls les dirigeants et les employés les plus qualifiés ont le droit de se déplacer en groupe dans des engins réfrigérés et seulement lorsque la température baissait, ou alors dans les cas extrêmes : la fuite d'un résident. Mais c'est très rare.

Je n'ai plus de nouvelles de mon père, depuis en fait notre discussion sur la sacoche d'où s'était échappé un bout de cette combinaison qui n'avait vraiment rien à faire chez nous et pouvait nous attirer de graves ennuis si par hasard, on la découvrait. Je lui en avais fait la remarque. Alors, nerveux, me prenant par les épaules, le regard dur et fiévreux, il m'avait fait jurer de surtout n'en parler à personne. Il avait insisté et ajouté qu'il fallait que je lui garde toute mon affection malgré tous les propos malveillants que l'on tiendrait à son égard.

Je saisisais mal ses propos car personne ne venait chez nous, pas même Ilona, ma voisine, laquelle, une fois seulement, vint me

demander de l'aide pour sa mère souffrante et dont le cas s'aggrave de jour en jour. J'aurais tant aimé sa compagnie mais dès qu'elle m'aperçoit, à l'heure bleue, elle court s'enfermer chez elle. Pour quelle raison me fuit-elle ?

Il est tard. A-t-il l'intention, de ne revenir que dans la nuit ? Puis une folle espérance m'envahit. Aurait-il eu l'occasion de mettre notre projet de fuite, à exécution et par prudence, pour m'épargner, me tenait-il à l'écart dans le cas où il échouerait ?

Nous en parlions souvent comme d'un rêve irréalisable. Il avait compris que les enfants ne venaient pas d'une autre planète aussi éloignée que le CETO voulait nous le faire croire, à cause de leur âge : à peine quelques semaines tout au plus, alors que la plus proche de Mars, est située à plus d'une année thoriumique. Il était persuadé qu'ils provenaient d'à peine la barrière de montagnes qu'il avait pu apercevoir à partir du toit qui abritait l'essentiel du cerveau du Centre, le jour où, appelé, en sa qualité de médecin, pour récupérer un fugitif, il avait grimpé par l'échelle de secours.

L'homme agrippé à une antenne, préférait mourir là, que de retourner à sa vie d'esclave. Arrivé au faite de l'immeuble, mon père embrassa d'un seul coup d'œil, un au-delà de liberté, après la ceinture de roches.

Mais surveillé sur les écrans, par les responsables, il se mit en quête de raisonner le fuyard et le forcer à redescendre.

Il refusait avec force, car la mort l'attendait, inéluctable Il répétait préférer périr les yeux ouverts sur cette espérance. Mon père lui assurait la mansuétude des dirigeants du CETO, bien qu'il sache que ces derniers craignaient que l'homme ayant découvert le « Background », cet espace interdit, risquait en le révélant, de contaminer l'esprit de tous les habitants du site et de provoquer la première révolte laquelle entraînerait leur chute et leur disparition. Mon père était tenu au silence : ma vie en dépendait.

Un des buts du Centre était d'imposer un complet état de servilité en supprimant toute curiosité et surtout toute autonomie à ces condamnés dont nous faisons partie. Pourquoi ? Mon père en connaissait la raison, j'en suis sûr. Mais il n'en révélait rien à part ce qu'il avait appris de l'homme sur le toit, lequel dans le court laps de temps de leur rencontre, lui avait confié d'un ton haletant

qu'il fallait franchir le « champ des brûlés » et traverser les grottes pour se trouver dans cette région où la végétation était luxuriante, où la chaleur était supportable et où l'on pouvait se déplacer à sa guise, sans être contrôlé : le Background.

Il dut interrompre ses révélations car Graham, un des responsables du traitement des déchets de la base, arrivait près d'eux. L'homme, préféra, se jeter dans le vide.

Mon père regrettait l'intervention de Graham. Il désirait plus de précisions sur ce « champ des brûlés » et aussi savoir pourquoi le fugitif était revenu au Centre, après avoir abordé et foulé ces lieux paradisiaques, qui devaient ressembler, apparemment, à ceux de notre écran mural. Ils avaient bien existé comme l'expliquait l'exégète du reportage mais malheureusement, s'étaient évaporés depuis la grande sécheresse du vingt et unième siècle, « l'époque du médiocre ». Qui croire : le fugitif ou le commentateur de l'écran ? Mais le geste désespéré du fugitif avait mis le feu à mon imagination.

Nous enfuir, était devenu vital, et même nous permettait de patienter et d'accepter toutes les humiliations de notre captivité. Nous en parlions tous les soirs et une grande partie de la nuit, à voix basse, à l'extérieur de la maison, car l'écran mural était un vrai mouchard. En règle générale, il dispensait les obligations et devoirs que nous étions censés accomplir à la lettre, au jour le jour, à nous enseigner un savoir primaire et aussi à nous divertir tout en nous démontrant que le lieu où l'on vivait, c'est-à-dire Mars, était le paradis par rapport au « Background » où l'on ne pouvait survivre.

Mon père doutait des rapports dispensés par le CETO. Bien qu'il ne fit jamais part de ses réflexions, ses hochements de tête trahissaient sa colère lorsqu'il écoutait les explications diffusées par l'écran mural. Le temps s'alanguissait. Nous attendions avec impatience l'heure où les serrures se déverrouillaient et allaient nous permettre de sortir hors de notre abri, dans un périmètre très réduit, plus sinistre encore que l'intérieur dans lequel nous étions confinés.

L'odeur cadmiée au-dehors s'estompe au fur et à mesure que la nuit avance. Je vis la nuit et dors le jour pour que les heures